

**SONGE D'UNE  
NUIT D'ETE**

**William  
Shakespeare**

# Le songe d'une nuit d'été

## Acte I

Lysandre :

Ecoute-moi, Hermia.

J'ai une tante veuve, une rentière  
Qui a de gros revenus, et elle n'a pas d'enfant  
Sa maison est à sept lieux d'Athènes ;  
Et elle me concidère comme son fils unique.  
Là-bas, gentille Hermia, je pourrai t'épouser,  
Et dans ce lieu la dure loi d'Athènes  
Ne peut pas nous poursuivre. Si tu m'aimes, alors  
Echappe-toi de la maison de ton père demain soir ;  
Et dans le bois, à une lieu de la ville  
(Où je t'ai rencontré une fois avec Héléna  
Célébrant un matin de mai)  
Je t'attendrai.

Hermia :

Mon bon Lysandre,

Je te jure par l'arc le plus puissant de Cupidon,  
Par sa meilleure flèche à pointe d'or,  
Par l'innocence des colombes de Vénus,  
Par ce qui tisse les âmes et fait prospérer les amours,  
Par tous les serments qu'ont jamais rompus les hommes  
(Plus nombreux que ceux qu'ont jamais prononcés les femmes),  
A cet endroit que tu m'as désigné,  
Demain fidèlement je te retrouverai.

Lysandre :

Tiens ta promesse, amour. Regarde, voici venir Héléna.

Hermia :

Dieu garde la belle Héléna ! Où vas-tu ?

Héléna :

Vous m'appellez belle ? Retirez ce mot belle !  
Ou plutôt apprend-moi comment tu regardes, et avec quel art  
Tu gouvernes les battements du cœur de Démétrius.

Hermia :

Courage il ne verra plus mon visage :  
Lysandre et moi voulons fuir ce lieu.  
Avant le jour où j'ai vu Lysandre, Athènes me semblait un paradis.  
Oh ! Alors quel enchantement réside en mon amour,  
Pour qu'il est changé un ciel en enfer !

Lysandre :

Héléna, à toi nous allons dévoiler nos pensées :

Demain soir par les portes d'Athènes nous avons projeté de nous sauver.

Hermia :

Mon Lysandre et moi devons nous retrouver dans le bois.  
Adieu, douce compagne de jeu ; prie pour nous,  
Et que la chance bienveillante t'accorde ton Démétrius !  
Tiens parole, Lysandre ; il faut priver nos yeux  
Jusqu'à demain minuit du pain des amoureux.

*Sort Hermia.*

Lysandre :

Je tiendrai parole, mon Hermia. Héléna, adieu.  
Que Démétrius t'idolâtre autant que tu l'idolâtres !

*Sort Lysandre.*

Héléna :

Comme certains sont plus heureux que d'autres !  
On pense dans Athènes que je suis aussi belle qu'elle.  
Mais qu'importe ? Démétrius ne le pense pas :  
Il ne veut pas savoir ce que tous savent excepté lui.  
Et de même qu'il divague, idolâtrant les yeux d'Hermia,  
Moi aussi je divague, admirant ses qualités à lui.  
Avant que Démétrius ait vu les yeux d'Hermia,  
Comme grêle il jurait qu'il était tout à moi.  
Et quand cette grêle a éprouvé la chaleur d'Hermia,  
Alors lui s'est dissous et les averses de serments ont fondu.  
Je vais lui révéler la fuite de la belle Hermia :  
Demain soir il ira la traquer dans le bois,  
Et si de cette nouvelle il va jusqu'à me remercier,  
De ma peine je ne serai guère payée :  
Mais je pourrai ainsi enrichir mon chagrin,  
A l'aller, au retour, je le verrai du moins.

*Elle sort.*

*Entrent Quince, Bottom, Flute et Snout*

Quince :

Toute la troupe est-elle ici ?

Bottom :

Vous feriez mieux de les appeler ensemble, l'un après l'autre, en suivant le papier.

Quince :

Voici le registre des noms de tout ceux qui ont été jugés dignes dans tout Athènes de jouer notre intermède devant le duc.

Bottom :

D'abord, bon Peter Quince, dites de quoi traite la pièce ; ensuite lisez le nom des acteurs ; et comme ça nous arriverons à quelque chose.

Quince :

Eh bien, notre pièce est « La très lamentable comédie, et la très cruelle mort de Pyrame et Thisbée ».

Bottom :

Une très belle œuvre, je vous assure, et drôle. A présent, bon Peter Quince, appelez les acteurs d'après le registre. Messieurs, écartez vous.

Quince :

Répondez quand je vous appelle. Nick Bottom ?

Bottom :

Présent. Dites quel est mon rôle, et poursuivez.

Quince :

Vous, Nick Bottom, vous êtes inscrit pour le rôle de Pyrame.

Bottom :

Qu'est-ce que Pyrame ? Un amoureux, ou un tyran ?

Quince :

Un amoureux qui se tue, fort vaillamment, par amour.

Bottom :

Ça va demander des larmes pour bien jouer ça. Si je le fais, que le public prenne garde à ses yeux : je vais soulever des orages, je vais gémir comme il faut. Voyons les autres ... pourtant mon penchant c'est surtout les tyrans. Je pourrais jouer Hercule fameusement, ou un rôle à beugler, à brailler, à tout éclater.

*Les fracassants rocs,  
Et frissonnants chocs,  
Briseront d'un bloc  
Les portes des prisons,  
Et de Phibbus le char  
Au lointain brillera  
Fera et défera  
Les destins sans raisons.*

Ça c'était du sublime. A présent, nommez le reste des acteurs. Ça c'est la veine d'Hercule, la veine d'un Tyran : un amoureux est plus plaintif.

Quince :

Françs Flute ?

Flute :

Je suis là, Peter Quince.

Quince :

Flute, vous devez prendre sur vous le rôle de Thisbé.

Flute :

Qu'est-ce que Thisbé ? Un chevalier errant ?

Quince :  
C'est la dame que doit aimer Pyrame.

Flute :  
Non, vraiment ; ne me faites pas jouer une femme : j'ai la barbe qui me vient.

Quince :  
C'est égal : vous jouerez avec un masque, et vous prendrez une voix aussi petite que vous voulez.

Bottom :  
Si je peux cacher mon visage, laissez-moi aussi jouer Thisbé. Je prendrai une voix monstrueusement petite :

– *Thisné, Thisné !*  
– *Ah, Pyrame ! Mon amant chéri ! Ta Thisbé chérie, et ta dame chérie.*

Quince :  
Non, non : vous devez jouer Pyrame ; et Flute, vous, Thisbé.

Bottom :  
Bon, continuez.

Quince :  
Snout ?

Snout :  
Je suis là, Peter Quince.

Quince :  
Vous le rôle du lion. Et voilà j'espère une pièce bien distribuée.

Snout :  
Avez-vous le rôle du lion par écrit ? Je vous en prie, si vous l'avez, donnez-le moi : car je suis lente à apprendre.

Quince :  
Vous pouvez le faire en improvisant : car il n'y a que des rugissements.

Bottom :  
Laissez-moi jouer le lion aussi. Je rugirai si bien que ça réchauffera le cœur de tout le monde de m'entendre. Je rugirai si bien que je ferai dire : « Qu'il rugisse encore ! Qu'il rugisse encore ! »

Quince :  
Et si vous le faisiez d'une façon trop terrifiante, vous iriez effrayer les dames, qui se mettraient à crier : et se serait assez pour nous faire pendre tous !

Tous :  
Hum hum.

Bottom :  
Je vous accorde, mes amis, que si vous deviez effrayer les dames et leur faire perdre l'esprit, il leur resterait juste assez de discernement pour nous faire pendre ; mais j'agréerai ma voix si bien que je

vous rugirai aussi gentiment qu'une colombe à la mamelle. Je vous rugirai comme si c'était un rossignol.

Quince :

Vous ne pouvez pas jouer un autre rôle que Pyram : car Pyrame est un homme de belle figure ; un homme accompli comme on en rencontre un jour d'été ; un homme tout à fait charmant, un gentleman : aussi vous devez absolument jouer Pyrame.

Bottom :

Bon, je vais m'en charger. Quelle barbe m'irait le mieux pour jouer ça ?

Quince :

Ma foi , celle que vous voulez.

Bottom :

Je vais interpréter ça soir avec une barbe couleur paille, ou une barbe orange foncé, ou une barbe vermillon, ou une barbe couleur d'écu français, un très jolie jaune.

Quince :

Messieurs, voici vos rôles, et je dois vous supplier, vous demander, et vous prier de les apprendre par cœur pour demain soir ; rendez-vous au bois du palais, à une borne en dehors de la ville, au clair de lune ; c'est là que nous allons répéter, car si nous nous donnons rendez-vous en ville, nous serons traqués par les gens, et nos idées seront découvertes. Dans l'intervalle, je vais établir une liste des accessoires qu'exige notre pièce. Je vous en prie, ne me faites pas faux bond.

Bottom :

Nous serons au rendez-vous, et là nous pourrons répéter avec beaucoup d'obscénité et de courage. Faites des efforts, sachez tout par cœur : adieu.

Quince :

Rendez-vous au chêne du duc.

Bottom :

Suffit : tenez parole, ou bien honte à vous.

*Ils sortent*

## **Acte II**

La fée :

Soit je me méprends fort sur ta forme et ton allure,  
Soit tu es cet esprit malicieux et espiègle  
Qu'on appelle Puck. N'es-tu pas celui  
Qui effarouche les jeunes filles du village,  
Ecrème le lait, et parfois détraque le moulin,  
Et fait que la ménagère s'essouffle à tourner le lait  
Et parfois empêche la boisson de fermenter,  
Egare les vagabonds de la nuit, se riant de leur infortune ?

Puck :

Tu dis vrai,  
Je suis ce joyeux vagabonds de la nuit.  
Je bouffonne auprès d'Obéron, et le fais sourire  
Lorsque j'embobine un cheval gras et le fait hennir comme une jeune pouliche  
Et parfois je me cache dans le bol d'une commère  
Sous la forme exacte d'une petite pomme rôtie,  
Et quand elle boit, je bondis contre ses lèvres,  
Et renverse la bière sur ses joues flétries  
La vieille la plus sage racontant le plus triste récit,  
Parfois me prend pour un tabouret à trois pieds :  
Alors je m'esquive de sous son popotin, et la voilà par terre,  
Qui s'écrie « mes fesses ! » et se met à tousser ;  
Et alors toute la compagnie se tient les côtes et rit,  
Et s'ébroue de gaieté, et éternue, et jure  
Qu'on n'a jamais passé une heure plus joyeuse.  
Mais place, la fée : voici Obéron qui vient.

La fée :  
Et voici Titania.

*Entrent Obéron et Titania*

Obéron :  
Facheuse rencontre au clair de lune , orgueilleuse Titania.

Titania :  
Quoi jaloux Obéron ? J'ai abjuré ton lit et ta compagnie.

Obéron :  
Reste, rebelle impétueuse. Ne suis-je pas ton seigneur ?

La reine :  
Alors je dois être ta dame ; mais je sais  
Que tu t'es enfui du pays des fées,  
Et que tu as pris la forme d'un berger, assis des jours entiers  
A jouer sur des pipeaux d'avoine, et à versifier l'amour  
Pour ta trépidante Amazone.

Obéron :  
Comment peux-tu avoir le front, Titania,  
De calomnier mon crédit auprès d'elle  
Sachant que je sais ton amour pour son futur mari ?

Titania :  
Voilà les inventions que forge la jalousie :  
Et jamais, depuis l'éclosion du milieu de l'été,  
Nous ne nous sommes rencontrés pour danser nos rondes au son du vent sifflant,  
Sans que par tes querelles tu n'aies troublé nos jeux.  
Depuis nous voyons changer les saisons : les gelées à tête blanche  
S'abattent sur le tendre giron de la rose pourpre ;  
Et sur le crâne chauve et glacé du vieil hiver,

Une couronne odorante de bourgeons d'été parfumés  
Est, comme par dérision, posée ; le printemps, l'été,  
Le fertile automne, l'hiver coléreux, échangent  
Leurs livrées habituelles ; et le monde frappé de stupeur ,  
Ne les reconnaît plus à leurs récoltes.  
Et cette même engeance de malheurs provient  
De notre discorde, de notre dissension :  
Nous en sommes les parents et l'origine.

Obéron :  
Corrige cela : cela dépend de toi  
Pourquoi Titania devrait-elle contrarier son Obéron ?

Titania :  
Si tu veux patiemment danser dans notre ronde,  
Et voir nos fêtes au clair de lune, viens danser avec nous :  
Sinon, fui moi, et j'éviterai tes repaires.  
Je pars.  
Si je reste plus longtemps, nous nous fâcherons pour de bon.

*Titania sort*

Obéron :  
Eh bien, va ton chemin. Tu ne sortiras pas de ce bosquet  
Avant que je t'aie tourmenté pour cet affront.  
Mon gentil Puck, viens ici : te souviens-tu d'un jour ou j'étais assis sur un promontoire ?

Puck :  
Je m'en souviens.

Obéron :  
Et où, je vis (toi tu ne pu le voir),  
Volant entre la froide lune et la terre,  
Cupidon tout armé : pour cible il prit  
Une belle jeune fille  
Et décocha de son arc sa flèche d'amour aussi vigoureusement  
Que si elle devait percer cent mille cœur ;  
Mais j'ai pu voir la flèche enflammé du jeune Cupidon rater sa cible  
Et tomber sur une petite fleur d'Occident,  
Auparavant, d'un blanc de lait ; désormais empourprée par la blessure de l'amour,  
Les vierges l'appellent « pensée d'amour ».  
Va me chercher cette fleur ; je t'en ai montré une fois la plante.  
Son suc, déposé sur des paupières endormies,  
Rendra tout homme ou toute femme follement amoureux  
De la première créature vivante qu'il verra.  
Va me chercher cette plante, et sois ici de retour  
Avant que le Leviathan ait pu nager une lieue.

Puck :  
J'enroulerai une ceinture autour de la terre,  
En quarante minutes.



Obéron :  
Une fois que j'aurai ce suc,  
J'observerai Titania quand elle est endormie,  
Et j'en verserai la liqueur sur ses yeux :  
La première créature qu'elle regardera à son réveil  
(Qu'elle soit lion, ours, ou loup, ou taureau, singe fureteur, ou babouin affairé)  
Elle la poursuivra avec l'âme de l'amour.  
Et avant que je délivre sa vue de ce charme  
(Comme je peux le faire avec une autre plante), j'aurais obtenu ma vengeance.  
Mais qui vient ici ? Je suis invisible,  
Et je vais surprendre leur entretien.

*Entre Démétrius et Héléna*

Démétrius :  
Je ne t'aime pas : donc ne me poursuis pas.  
Où sont Lysandre, et la belle Hermia ?  
Je veux tuer l'un, et l'autre me tue.  
Tu m'as dit qu'ils s'étaient enfuis dans ce bois  
Et me voici, aux abois dans ce bois  
Parce que je ne peux pas retrouver mon Hermia.  
Pars, va t'en, et ne me suis plus.

Héléna :  
Tu m'attires comme un aimant.  
Perds ton pouvoir d'attirer,  
Et je n'aurai plus le pouvoir de te suivre.

Démétrius :  
Est-ce que je cherche à te séduire ? Est-ce que je te parle gentiment ?  
Ou bien est-ce que je ne te dis pas avec la plus grande franchise  
Que je ne t'aime pas, et ne veux pas t'aimer ?

Héléna :  
Et moi, je ne t'en aime que d'avantage :  
Je suis ton épagneul ; et Démétrius ;  
Plus tu me bats, plus je me couche à tes pieds.  
Traite-moi seulement comme ton épagneul : repousse moi, frappe moi,  
Méprise moi, abandonne moi ; seulement permet-moi  
(Toute indigne que je sois) d'être traitée comme tu traites ton chien ?

Démétrius :  
Ne tente pas trop la haine de mon esprit.  
Car je suis malade quand je te vois.

Héléna :  
Et moi je suis malade quand je ne te vois pas.

Démétrius :  
C'est trop compromettre ta pudeur,

De quitter la ville seule et de te livrer  
Aux mains de quelqu'un qui ne t'aime pas,  
De confier aux occasions de la nuit,  
Et aux mauvais conseils d'un lieu désert,  
Le riche trésor de ta virginité.

Héléna :

Tu es, à mes yeux, le monde entier.  
Comment pourrait-on dire alors que je suis seule,  
Quand le monde entier est là pour me regarder ?

Démétrius :

Je vais te fuir et me cacher dans les fourrés,  
Et t'abandonner à la merci des bêtes sauvages.

Héléna :

La plus sauvage n'a pas un cœur comme le tiens.

Démétrius :

Je ne veux plus supporter tes paroles. Laisse-moi partir ;  
Ou si tu me suis, sois assurée  
Que je te ferai outrage dans ce bois.

Héléna :

Hélas, au temple, à la ville, à la campagne,  
Tu me fais outrage. Ah, Démétrius,  
Je te suivrai et ferai un ciel de l'enfer,  
En mourant de la main que j'aime tant.

*Ils sortent*

Obéron :

Adieu, nymphe. Avant qu'il ait quitté ce bois,  
Lui recherchera ton amour et toi, tu le fuiras.

*Entre Puck*

Obéron :

Hola Puck. As-tu la fleur ?

Puck :

Oui, la voici.

Obéron :

Je t'en prie donne-la moi.  
Je connais un talus où éclôt le thym sauvage.  
C'est là que Titania dort un moment la nuit,  
Du suc de cette fleur je froterai ses yeux,  
Et lui insufflerai des fantasmes odieux.  
Toi prends-en un peu, et cherche dans ce bois :  
Une charmante Athénienne est amoureuse  
D'un jeune homme qui la dédaigne ; imprègnes-en ses yeux.

Mais veille à ce que la prochaine créature qu'il verra  
Soit cette dame. Tu reconnaîtras l'homme  
A son costume d'Athénien.  
Fais cela avec soin ; de sorte qu'il devienne  
Plus épris d'elle qu'elle n'était amoureuse de lui ;  
Avant le premier chant du coq retrouve-moi.

Puck :  
N'ayez crainte, mon seigneur, votre serviteur vous obéira.

*Entre Titania Puck l'assomme.*

Obéron :  
Ce qu'à ton réveil tu verras,  
Pour l'amour vrai tu le prendras :  
Pour lui d'amour tu languiras.  
Lynx, chat, ours, guépard tacheté,  
Sanglier au poil hérissé,  
Ce qui paraîtra à tes yeux  
A ton réveil sera précieux :  
Même quelque monstre affreux.

*Entre Lysandre et Hermia.*

Lysandre :  
Amour, tu es épuisée d'errer dans ce bois,  
Et, à dire vrai, je ne retrouve plus notre chemin.  
Reposons-nous, Hermia, si tu le trouves bon,  
Et attendons le réconfort du jour.

Hermia :  
Soit, Lysandre : trouve-nous un lit,  
Moi je reposerai ma tête sur ce talus.

Lysandre :  
Un même gazon nous servira d'oreiller à tout deux,  
Un seul cœur, un seul lit, deux âmes, une seule foi.

Hermia :  
Non, bon Lysandre :  
Etends toi plus loin ; ne te couches pas si près.

Lysandre :  
En me serrant prêt de toi, Hermia, je ne romps pas mon serment.

Hermia :  
Une certaine distance doit séparer  
Un jeune homme vertueux et une jeune fille.

*Entre Puck*

Puck :

J'ai courru toute la forêt,  
Mais d'Athénien n'ai pu trouver  
Sur les yeux de qui éprouver  
La vertu amoureuse de cette fleur.  
Nuit et silence. - Qui est là ?  
Il porte le costume d'Athènes :  
C'est lui dont mon maître a dit  
Qu'il méprisait la jeune Athénienne ;  
Et ici la jeune fille, profondément endormie,  
Sur la terre humide et sale.  
Jolie créature, elle n'a pas osé se coucher  
Auprès de ce sans-amour, de ce bourreau de la courtoisie.  
Rustre, sur tes yeux je répands  
Ce sortilège tout-puissant :  
Puisse l'amour à ton réveil  
Chasser de tes yeux le sommeil.  
Eveille-toi quand je serai loin ;  
Car Obéron, je te rejoins.

*Il sort. Entre Démétrius et Héléna qui lui court après.*

Héléna :  
Arrête, même pour me tuer, cher Démétrius.

Démétrius :  
Je te l'ordonne, va-t'en et ne me harcèle plus de la sorte.

Héléna :  
Oh ! Veux-tu m'abandonner dans le noir ? Ne fais pas cela.

Démétrius :  
Reste, à tes risques et périls ; moi je veux partir seul.

Héléna :  
Oh ! Je suis essoufflée de cette folle poursuite:  
Plus je le prie, moins j'obtiens de grâce.  
Heureuse est Hermia, où qu'elle se trouve,  
Car elle a des yeux divins et séduisants.  
Comment ses yeux sont-ils devenus si brillants ? Ce ne sont pas les larmes salées.  
Si c'étaient les larmes, mes yeux en sont plus souvent baignés que les siens.  
Non, non : je suis laide comme un ours,  
Car les bêtes que je rencontre se sauvent pas frayeur.  
Aussi nul étonnement si Démétrius  
Comme devant un monstre, fuit ma présence.  
Quel perfide pouvoir trompeur  
M'a fait comparer mes yeux aux yeux étoilés d'Hermia ?  
Mais qui est là ? Lysandre, à même le sol ?  
Mort, ou endormi ? Je ne vois ni sang, ni blessure.  
Lysandre, si vous vivez, cher seigneur, réveillez-vous.

Lysandre :  
Et je traverserai le feu, ma douce, par amour pour toi.

Transparente Héléna, la nature a un pouvoir magique,  
Qui à travers ton sein me fait voir mon cœur.  
Où est Démétrius ? Oh ! Que ce nom est bien fait pour périr sur mon épée !

Héléna :  
Ne dis pas cela, Lysandre, ne dis pas cela.  
Qu'importe s'il aime ton Hermia ? Mon dieu, qu'importe ?  
Hermia t'aime toujours : sois en satisfait.

Lysandre :  
Satisfait avec Hermia ? Non. J'ai regret  
Des fastidieuses minutes avec elle passées.  
Ce n'est pas Hermia, mais Héléna que j'aime.  
Qui n'échangerait un corbeau pour une colombe ?

Héléna :  
Suis-je donc née pour cette acerbe moquerie ?  
Quand ai-je de ta part mérité ce mépris ?  
N'est-ce pas assez, n'est-ce pas assez, jeune homme,  
Que je n'aie jamais pu, non, ni ne puisse jamais  
Mériter un doux regard de l'oeil de Démétrius,  
Te faut-il encore narguer mon impuissance ?  
Ma foi, tu m'outrages (en vérité tu m'outrages)  
Par dérision d'ainsi me courtoiser.  
Mais adieu : je suis obligée d'avouer  
Que je te croyais un gentilhomme plus courtois.  
Oh ! Qu'une femme, par un homme repoussée,  
Soit pour cela par un autre insultée !

*Elle sort Lysandre aussi.*

Hermia :  
Quel rêve était-ce là ?  
Lysandre, regarde comme je tremble de peur.  
Il me semblait qu'un serpent dévorait mon cœur,  
Et que tu assistais en souriant à son cruel assaut.  
Lysandre ! Quoi, il n'est plus là ? Lysandre, seigneur !  
Quoi, il ne m'entend pas ? Parti ? Pas un bruit, pas un mot ?  
Hélas, ou êtes-vous ? Parlez si vous m'entendez,  
Parlez, au nom de l'amour ! Je m'évanouis presque de peur.  
Non ? Vous n'êtes pas prêt de moi, je le vois bien maintenant.  
Que je meure si je ne vous trouve pas immédiatement.

*Elle sort.*

### **Acte III**

Bottom :  
Sommes-nous tous réunis ?

Quince :  
Pile à l'heure, pile à l'heure ; et voici un endroit quiconviendra à merveille à notre répétition. Cette

pelouse verte sera notre scène, ce buisson d'aubépines notre loge, et nous allons mettre cela en action, comme nous le jouerons devant le duc.

Bottom :  
Peter Quince ?

Quince :  
Que dis-tu, brave Bottom ?

Bottom :  
Il y a des choses dans cette comédie de Pyrame et Thisbé qui ne plairont jamais. D'abord, Pyrame doit tirer son épée pour se tuer ; c'est ça, les dames ne le supporteront pas. Que répondez-vous à cela ?

Snout :  
Par Notre-Dame, elles auront une peur terrible.

Flute :  
Je crois que nous devrions renoncer à la tuerie à la fin.

Bottom :  
Pas du tout : j'ai un moyen de tout arranger. Ecrivez-moi un prologue, et que ce prologue ait l'air de dire que nous ne ferons aucun mal avec nos épées, et que Pyrame ne se tue pas pour de bon; et pour qu'elles soient encore plus rassurées, dites-leur que moi Pyrame, je ne suis pas Pyrame, mais  
Bottom : ça leur enlèvera la peur.

Quince :  
Bon, nous aurons ce prologue, et il sera écrit envers de huit et de dix syllabes.

Bottom :  
Non, mettez-en deux de plus ; qu'on l'écrive en vers de huit et de huit.

Snout :  
Est-ce que les dames ne vont pas avoir peur du lion ?

Flute:  
Je le crains, je vous assure.

Bottom :  
Monsieur, vous devriez bien réfléchir : amener (Dieu vous garde!) un lion parmi des dames est une chose tout à fait terrifiante. Car il n'y a pas au monde de gibier à plume plus redoutable que le lion ; et nous devrions y regarder à deux fois.

Snout :  
Alors, un autre prologue doit dire que ce n'est pas un lion.

Bottom :  
Non, il faut qu'on donne son nom, et qu'on voie la moitié de son visage à travers le cou du lion, et il faut que lui même parle à travers, en disant comme ça, ou quelque chose d'accrochant : « Mesdames », ou « Belles dames », « je vous prie », ou « Je vous demande », ou « Je vous supplie de ne pas avoir peur, de ne pas trembler : ma vie répond de la vôtre. Si vous pensez que je viens ici en lion, ce serait dommage pour ma vie. Non, je ne suis rien de tel : je suis une femme, comme les

autres femmes » ; et là, ma foi, donne ton nom et que tu leur dise carrément que tu es Snout.

Quince :

Bon, on fera comme ça ; mais il y a deux choses difficiles : d'abord, amener le clair de lune dans une salle ; car vous le savez Pyrame et Thisbé se rencontrent au clair de lune.

Snout :

Est-ce que la lune brille la nuit où nous jouerons la pièce ?

Bottom :

Un calendrier, un calendrier ! Regardez dans l'almanach : trouvez-moi le clair de lune, trouvez moi le clair de lune.

Quince :

Oui, elle brille cette nuit-là.

Bottom :

Eh bien alors, nous pouvons laisser ouverte une des croisées de la fenêtre de la grande salle (où nous jouons) ; et la lune brillera par la croisée.

Quince :

Oui, ou alors quelqu'un doit venir avec une lanterne, et dire qu'il vient pour présenter la personne du Clair de Lune. Mais il y a une autre chose : nous devons avoir un mur dans la grande salle ; car Pyrame et Thisbé (dit l'histoire) se parlaient à travers la fente d'un mur.

Snout :

On ne pourra jamais faire entrer un mur. Qu'en dites-vous Bottom ?

Bottom :

Il faut que l'un ou l'autre d'entre nous représente le Mur ; et qu'il ait du plâtre, ou de la terre glaise, ou de l'argile sur lui, pour signifier un mur et qu'il tienne ses doigts comme ça ; et à travers cette lézarde, Pyrame et Thisbé pourront chuchoter.

Quince :

Si on peut faire comme ça, alors tout va bien. Asseyez-vous, tous tant que vous êtes, et répétez vos rôles. Pyrame, vous commencez : quand vous aurez dit votre tirade, entrez dans ce fourré ; et chacun fera de même au moment où c'est son tour.

*Entre Puck*

Puck :

Quels rustiques rustauds avons-nous ici qui fanfaronnent.  
Quoi, une pièce se prépare ? Je se serai spectateur,  
Peut-être aussi acteur, si j'en ai l'occasion.

Quince :

Parlez, Pyrame ; Thisbé, avancez.

Pyrame :

*Thisbé, les fleurs aux suaves senteurs odieuses ...*

Quince:

« Odieuses » ? « odorantes » !

Pyrame :

*Aux suaves senteurs odorantes,  
Comme ton souffle, ma chère Thisbé chérie.  
Mais écoute, une voix : reste ici un moment,  
Et bientôt près de toi je serai de retour.*

*Il sort.*

Puck :

Le plus étrange Pyrame qu'on ait vu sur une scène !

Thisbé (Flute) :

Est-ce à moi maintenant ?

Quince :

Oui, pardi, c'est à vous. Car vous devez comprendre qu'il ne sort que pour voir qu'il a entendu, et qu'il va revenir.

Thisbé :

*Très radieux Pyrame, au teint blanc comme Lys,  
Comme la rose rouge sur le noble églantier,  
Alerte jouvenceau, et damoiseau exquis,  
Loyal comme un cheval jamais exténué,  
Je te rejoin, Pyrame au tombeau de Ninny.*

Quince :

Au « tombeau de Ninus », l'ami. Mais vous ne devez pas dire ça encore. Ça, c'est ce que vous répondez à Pyrame. Vous débitez tout votre rôle à la fois, toute vos répliques d'affilée. - Pyrame, entrez ! Votre réplique est passée : c'est « jamais exténué ».

Thisbé :

*Oh ! ... Loyal comme un cheval jamais exténué.*

*Entre Pyrame qui porte une tête d'âne.*

Pyrame :

*Si j'étais beau, Thisbé, je ne serais qu'à toi.*

Bottom :

Pourquoi se sauvent-ils ? C'est une friponneries pour me faire peur.

Snout :

Oh ! Bottom, tu es métamorphosé. Qu'est-ce que je vois sur toi ?

Bottom :

Ce que vous voyez ? Vous voyez une tête d'âne, la vôtre ?

Quince :

Dieu te bénisse, Bottom, Dieu te bénisse ! Tu es transfiguré.



*Il sort.*

Bottom :

Je vois leur friponnerie. Ils veulent me faire tourner en bourrique, pour m'effrayer, si possible ; mais je ne bougerai pas d'ici, quoi qu'ils puissent faire. Je vais marcher ici de long en large, et je chanterai, pour qu'ils entendent bien que je n'ai pas peur : *il chante.*

*Puck réveille Titania.*

Titania :

Quel ange me réveille sur mon lit de fleurs ?

Titania :

Je t'en prie, tendre mortel, chante encore.  
Mon oreille est enamourée de ta voix :  
Mon œil est captif de ta forme,  
Et le pouvoir de ta beauté m'entraîne  
Dès le premier regard à te dire, à te jurer, que je t'aime.

Bottom :

Il me semble, madame, que vous avez bien peu de raison pour cela. Et d'ailleurs, à dire la vérité, la raison et l'amour ne vont gère de compagnie, de nos jours. C'est grand dommage que d'honnêtes voisins ne tentent pas d'en faire des amis. Voyez, je peux être piquant à l'occasion.

Titania :

Tu es aussi spirituel que tu es beau.

Bottom :

Ni l'un ni l'autre ; mais si j'avais assez d'esprit pour sortir de ce bois, j'en aurais assez pour me tirer d'affaire.

Titania :

Ne désire pas sortir de ce bois :  
Que tu le veuilles ou non, ici tu resteras.  
Je suis un esprit d'un rang peu ordinaire :  
L'été est toujours au service de mon empire,  
Et je t'aime : aussi viens avec moi.  
Je te donnerai des fées pour te servir ;  
Et elles iront te chercher des bijoux au sein des profondeurs,  
Et chanteront, lorsque tu dormiras sur une couche de fleurs :  
Et moi je purgerai si bien ta grossièreté de mortel  
Que tu pourras aller comme un esprit de l'air.  
Toile d'Araignée, Graine de Moutarde !

Toile d'Araignée :

Toile d'Araignée

Graine de Moutarde :

Graine de Moutarde

Titania :

Soyez aimables et courtoises envers ce gentilhomme,

Sautillez dans ses promenades, et gambadez devant ses yeux.  
Nourrissez-le d'abricots et de groseilles,  
De raisins pourpres, de figues vertes et de mûres ;  
Inclinez-vous devant lui, mes elfes, et présentez-lui vos hommages.

Bottom :

Je demande pardon à Vos Seigneuries de tout mon cœur ; je vous en supplie, le nom de Votre Seigneurie ?

Toile d'Araignée :  
Toile d'Araignée

Bottom :

Je serai heureux de faire plus ample connaissance avec vous chère madame Toile d'Araignée. Votre nom, honnête gente dame?

Graine de Moutarde :  
Graine de Moutarde.

Bottom :

Chère madame Graine de Moutarde, je connais bien votre souffrance. Ce géant et ce lâche de Rosbif a dévoré bien des enfants de votre maison. Je vous assure, votre famille m'a déjà fait venir les larmes aux yeux. Je serais heureux de faire plus ample connaissance, chère madame Graine de Moutarde.

Titania :

Allons, escortez-le : conduisez-le à ma charmille.  
Enchaînez la langue de mon amour, conduisez-le en silence.

*Ils sortent.*

Obéron :

Je me demande si Titania s'est réveillée ;  
Et ce qui en premier s'est offert à ses yeux,  
Qu'elle doit idolâtrer éperdument.  
Voici venir mon messager. Eh bien, fol esprit ?  
Quel désordre nocturne dans ce bosquet hanté ?

Puck :

Titania est amoureuse d'un monstre :  
Une équipe de lourdeuds, s'étaient réunis pour répéter une pièce  
Prévue pour le grand Duc.  
Le balourd le plus écervelé de cette bande d'idiots,  
Qui représentait Pyrame dans leur spectacle,  
Quitta la scène, et entra dans un fourré,  
Je profitai alors de l'occasion :  
Je plantai sur sa tête une caboche d'âne.  
Bientôt, lorsqu'il doit donner la réplique à Thisbé,  
Mon pitre s'avance. L'orsqu'ils l'aperçoivent,  
Comme des oies sauvages qui voient ramper l'oiseleur,  
Ou comme des corneilles à tête grise, en vol groupé,  
(S'élevant en croassant au bruit d'un coup de feu),

Se dispersent, et balayent follement le ciel  
Ainsi, à sa vue, ses camarades s'enfuient,  
Je tape du pied, ils dégringolent les uns sur les autres ;  
L'un crie au meurtre, et appelle Athènes au secours.  
Leur raison si faible, égarée par leur frayeur si forte ;  
Fait que les choses inanimées se mettent à leur faire du tort :  
Les ronces et les épines agrippent leurs habits ;  
Certains perdent des manches, d'autres des chapeaux ; tout agresse les peureux.  
Je les ai emmenés dans cette frayeur folle,  
Laisant là le cher Pyrame transfiguré,  
Lorsque à ce moment (comme par hasard)  
Titania s'éveilla, et aussitôt aima un âne.

Obéron :  
Cela tombe encore mieux que je ne pouvais l'imaginer.  
Mais as-tu humecté les yeux de l'Athénien  
Avec le suc d'amour, comme je t'ai ordonné de le faire ?

Puck :  
Je l'ai surpris endormi (voilà également une affaire réglée)  
Et l'Athénienne était à côté de lui ;  
De sorte qu'à son réveil il n'a pu manquer de la voir.

*Entre Démétrius et Hermia.*

Obéron :  
Mettons-nous à l'écart : voici l'Athénien.

Puck :  
C'est bien la femme, mais ce n'est pas l'homme.

Démétrius :  
Oh ! Pourquoi repousses-tu celui qui t'aime tant ?  
Garde des paroles aussi cruelles pour ton cruel ennemi !

Hermia :  
Pour l'instant, je ne fais que quereller ; mais je devrais te traiter plus mal.  
Car (j'en ai peur) tu m'as donné sujet de t'injurier.  
Si tu as tué Lysandre dans son sommeil,  
Baignant jusqu'aux chevilles dans le sang, plonge dans l'abîme,  
Et tue moi également.  
Le soleil n'était pas aussi fidèle au jour  
Que lui envers moi. Se serait-il enfui  
Loin d'Hermia endormie ?  
Il ne peut en être autrement, tu l'as assassiné.  
C'est bien celui d'un assassin, cet air criminel, si lugubre.

Démétrius :  
C'est bien celui d'un assassiné, et c'est ce que je suis,  
Le cœur trançonné par votre cruauté implacable.  
Mais toi, l'assassine, tu parais aussi brillante, aussi pure  
Que Vénus là-haut dans sa sphère lumineuse.

Hermia :  
Quel rapport avec mon Lysandre ? Où est-il ?  
Ah, bon Démétrius, vas-tu me le donner ?

Démétrius :  
Je donnerais plutôt sa carcasse à mes limiers.

Hermia :  
Va-t'en chien, va-t'en roquet ! Tu me fais franchir les bornes  
De la patience virginale. Tu l'as donc tué ?  
Désormais qu'on ne te compte plus parmi les hommes.  
Oh ! Dis la vérité une bonne fois ; dis la vérité, fût-ce par amour pour moi :  
Aurais-tu osé le regarder en face éveillé,  
Et l'as-tu tué endormi ? Oh ! Courageux exploit !  
Un serpent, une vipère, ne pourrait-il en faire autant ?  
Une vipère l'a fait. Car avec une langue plus double  
Que la tienne (toi, serpent) jamais vipère ne piqua.

Démétrius :  
Tu dépenses ta fureur sur une méprise :  
Je ne suis pas coupable d'avoir versé le sang de Lysandre,  
Et il n'est pas mort, pour autant que je sache.

Hermia :  
Je t'en prie, dis-moi alors qu'il va bien.

Démétrius :  
Et si je le pouvais, qu'y gagnerais-je ?

Hermia :  
Un privilège, ne plus jamais me revoir ;  
Ainsi je me sépare de ta présence haïe :  
Ne me revois plus, que lui soit mort ou non.

*Elle sort.*

Démétrius :  
Inutile de la poursuivre dans cette humeur farouche.  
Ainsi donc je resterai ici un moment.

*Il s'allonge.*

Obéron :  
Qu'as-tu fait ? Tu t'es trompé tout à fait,  
Tu as déposé le suc d'amour sur la vue d'un amour vrai.  
De ta méprise doit s'ensuivre  
Un amour vrai que tu as changé, et non un faux changé en vrai.

Puck :  
C'est le destin qui a décidé : pour un homme qui tient sa parole,  
Un million la trahit, brisant serment sur serment.

Obéron :  
Va à travers ce bois, plus rapide que le vent,  
Et cherche à retrouver Héléna d'Athènes.  
Elle a le mal d'amour, et le teint pâle,  
Car les soupirs d'amour coûtent cher au jeune sang.  
Trouve quelque illusion pour l'amener ici :  
Avant qu'elle ne paraisse je charmerai les yeux de celui-ci.

Puck :  
Je pars, je pars, regarde comme je pars,  
Plus vite que la flèche de l'arc du Tartare.

Obéron :  
Fleur de couleur pourprée,  
Par l'arc de Cupidon blessée,  
Pénètre la prunelle de ses yeux.  
Quand il verra son amoureuse,  
Qu'elle brille tout aussi glorieuse  
Que Vénus dans les cieux.  
A ton réveil il ploie-la.

Puck :  
Capitaine, Héléna est ici tout près,  
Et le garçon, charmé par mon erreur,  
Plaide pour obtenir ses faveurs.  
Dieu, que ces mortels sont bouffons !

Obéron :  
Reste à l'écart. Le bruit qu'ils font  
Va réveiller Démétrius.

Puck :  
Pour une seule deux prétendants :  
Le jeu promet d'être excellent.  
Et rien ne peut me plaire autant  
Que ce qui marche à contretemps.

Puck :  
Comme jaloux , je souffre quatre fois : parce que je suis jaloux, parce que je me reproche de l'être,  
parce que je crains que ma jalousie blesse l'autre, parce que je me laisse assujétir à une banalité : je  
souffre d'être exclu, d'être agressif, d'être fou et d'être commun.

Lysandre :  
Pourquoi penses-tu que je te courtise par mépris ?  
Mépris et dérision ne s'expriment jamais par des larmes.  
Regarde, quand je te jure mon amour, je pleure ;

Héléna :  
Tu pousses de plus en plus loin ta perfidie  
Pourquoi veux-tu quitter Hermia ?

Lysandre :  
Je n'avais pas de jugement lorsque je lui jurais mon amour.

Hélène :  
Pas plus, à mon sens, qu'en ce moment où tu la quittes.

Lysandre :  
Démétrius l'aime, et il ne t'aime pas.

Démétrius :  
Ô Hélène, déesse, nymphe, parfaite, divine,  
A quoi, mon amour, vais-je comparer tes yeux ?  
Le cristal même est boueux. Oh ! Comme elles paraissent mûres  
Tes lèvres, ces cerises mûres pour le baiser, comme elles sont tentantes !

Hélène :  
Ô honte ! Ô enfer ! Je vois que vous êtes tous décidés  
A vous en prendre à moi, pour vous divertir.  
Si vous étiez honnêtes, et connaissiez la courtoisie,  
Vous ne me feriez pas un tel affront.  
Ne pouvez-vous me haïr, comme je sais que vous le faites,  
Sans unir vos âmes pour vous moquer de moi ?  
SI vous étiez des hommes, comme vous le paraissez,  
Vous ne traiteriez pas ainsi une noble et douce dame ;  
Me faire des serments, me jurer votre amour, et célébrer mes attraits,  
Quand je suis sûre que de tout votre cœur vous haïssez.  
Vous êtes tout deux rivaux, car vous aimez Hermia ;  
Et vous voici rivaux pour railler Hélène.  
Oh ! Magnifique exploit, entreprise virile,  
De faire surgir des larmes dans les yeux d'une pauvre fille  
Par votre dérision. Aucun être noble  
Ne voudrait ainsi offenser une vierge, et imposer  
Pareille souffrance à une pauvre créature, dans le seul but de vous amuser.

Lysandre :  
Tu es cruel Démétrius : ne le sois pas,  
Car tu aimes Hermia : cela, tu sais que je le sais.  
Et ici, de mon plein grè, de tout mon cœur,  
Dans l'amour d'Hermia je te cède ma part ;  
Lègue-moi la tienne dans celui d'Hélène,  
Que j'aime, et que j'aimerai jusqu'à ma mort.

Hélène :  
Jamais railleurs n'ont gaspillé tant de vaines paroles.

Démétrius :  
Lysandre, garde ton Hermia : je n'en veux plus.  
SI je l'aimais jadis, tout cet amour n'est plus.  
Mon cœur ne fut chez elle qu'un hôte de passage,  
Et le voilà de retour chez lui chez Hélène,  
Pour y rester.

Lysandre :  
Hélène, ce n'est pas vrai.

Démétrius :  
Ne dénigre pas la fidélité que tu ne connais pas,  
De peur qu'à tes dépens tu ne le payes cher.  
Tiens voici ton amour qui viens : c'est elle qui t'est chère.

Hermia :  
Pourquoi cruellement m'as-tu quittée ainsi ?

Lysandre :  
Pourquoi resterait-il, celui que l'amour presse de partir ?

Hermia :  
Quel amour pouvait presser Lysandre de me quitter ?

Lysandre :  
L'amour de Lysandre, qui ne lui permettait pas de rester :  
La belle Hélène, qui rend la nuit plus dorée  
Que tout ces orbes de feu et ces yeux de lumière là haut.  
Pourquoi me cherches-tu ? Ne sais-tu pas encore  
Que c'est la haine que je te porte qui m'a fait te quitter ?

Hermia :  
Tu ne dis pas ce que tu penses. Cela ne se peut pas.

Hélène :  
Voyez, elle fait partie de cette coalition.  
Maintenant, je vois qu'ils se sont ligués tous les trois,  
Pour tramer ce jeu perfide, qui m'outrage.  
Injurieuse Hermia, jeune fille ingrate,  
As-tu conspiré, as-tu comploté avec eux  
Pour me harceler de cette ignoble dérision ?  
Tous les secrets que nous avons partagés,  
Nos serments de sœurs, les heures passées ensemble,  
Lorsque nous reprochions au temps au pied rapide  
De nous séparer ? Oh ! Tout cela est-il oublié ?  
L'amitié des jours d'école, l'innocence de l'enfance ?  
Et tu veux déchirer notre amour ancienne,  
Te joindre à des hommes pour narguer ta pauvre amie ?  
Ce n'est pas amical.

Hermia :  
Tes paroles furieuses me frappent de stupeur ;  
Je ne te nargue pas. Il me semble que c'est toi qui me nargue.

Hélène :  
N'est-ce pas toi qui as poussé Lysandre, comme pour me narguer,  
A me suivre, et à vanter mes yeux et mon visage ?  
Toi qui a incité ton autre amant, Démétrius

(Qui tout à l'heure encore me repoussait du pied),  
A m'appeler déesse, nymphe, divine et rare,  
Précieuse, céleste ? Pourquoi dit-il cela  
A celle qu'il déteste ? Et pourquoi donc Lysandre  
Rejette t-il ton amour (dont son cœur est si riche)  
Et m'offre-t-il (ma foi) sa tendresse,  
Si ce n'est à votre instigation, et avec votre accord ?  
Qu'y puis-je si je ne suis pas aussi favorisée que vous,  
Aussi entourée d'amour, aussi heureuse,  
Et si j'ai le malheur extrême d'aimer sans être aimé  
Tu devrais m'en plaindre et non me mépriser.

Hermia :  
Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

Hélène :  
Oui ! Continue, affecte un air grave ;  
Fais des grimaces sur moi quand j'ai le dos tourné,  
Echange des clins d'oeil, pousse jusqu'au bout cette exquise plaisanterie.  
Bien mené, ce jeu restera dans les annales.

Lysandre :  
Mon amour, ma vie, mon âme, belle Hélène.

Hélène :  
Oh excellent !

Hermia :  
Ne la nargues ainsi.

Lysandre :  
Hélène, je t'aime, sur ma vie je t'aime :  
Je jure sur cette vie que je suis prêt à perdre pour toi  
De te prouver qu'il ment celui qui dit que je ne t'aime pas.

Démétrius :  
Je dis, moi , que je t'aime plus qu'il ne peut t'aimer.

Lysandre :  
Si tu dis cela, retirons-nous et prouve le aussi.

Démétrius :  
Vite, viens.

Hermia :  
Lysandre, à quoi tend tout ceci ?

Lysandre :  
Arrière, sorcière !

Démétrius :  
Non, non, il va faire semblant de se dégager, fulminer comme s'il voulait me pousser,



Mais il ne viendra pas. Tu es un lâche, allez !

Lysandre :

Lâche-moi, chatte, ronce ; chose abjecte, lâche prise,  
Ou je vais te rejeter loin de moi comme un serpent.

Hermia :

Pourquoi êtes-vous devenu si brutal ? Quel changement est-ce là,  
Mon tendre amour ?

Lysandre :

Ton amour ? Va-t'en, geunon, va-t'en !  
Va-t'en, médecine exécrée, oh ! Potion vomitive, loin d'ici !

Hermia :

Tu plaisantes n'est-ce pas ?

Héléna :

Oui sans doute, et toi aussi.

Lysandre :

Démétrius, je tiendrai parole.

Démétrius :

Je voudrais avoir un contrat de ta main, car je vois bien  
Qu'une faible main suffit à te retenir. Je ne me fie pas à ta parole.

Lysandre :

Quoi ? Devrais-je la blesser, la frapper, la tuer ?  
Même si je la hais, je ne veux pas lui faire de mal.

Hermia :

Quoi ? Quel plus grand mal pouvez-vous me faire que de me haïr ?  
Me haïr, pourquoi ? Hélas, qu'y-at-il de nouveau, mon amour ?  
Ne suis-je pas Hermia ? N'es-tu pas Lysandre ?  
Je suis aussi belle maintenant qu'autrefois.  
Cette nuit encore tu m'aimais ; et pourtant cette nuit tu m'as quittée.  
Ainsi donc tu m'as quittée (oh ! Les dieux m'en préservent)  
Dois-je dire, pour de bon ?

Lysandre :

Oui, sur ma vie  
Et je désirerais ne jamais te revoir.  
Aussi, n'aie plus d'espoir, de question, de doute ;  
Sois-en certaine ; rien n'est plus vrai : ce n'est pas une plaisanterie  
Je te hais, j'aime Héléna.

Hermia :

Hélas, ô escamoteuse, gangrène du bonheur,  
Voleuse d'amour : quoi, es-tu venue de nuit,  
Me dérober le cœur de mon amour ?

Héléna :

Vraiment, c'est admirable !

Es-tu sans vergogne, sans pudeur virginale,  
Sans la moindre retenue ? Quoi, vous voulez arracher  
Des paroles véhémentes à ma douce langue ?  
Ah, ah quelle comédienne, quelle marionnette !

Hermia :

Marionnette ! Ah, c'est ça ? C'est donc cela le jeu.  
Maintenant je comprends qu'elle a fait quelque comparaison  
Entre nos deux tailles, elle a fait valoir sa hauteur,  
Et avec son personnage, son grand personnage,  
Sa hauteur (ma foi) elle a fait sa conquête.  
Es-tu donc montée si haut dans son estime,  
Parce que je suis si naine et si petite ?  
Suis-je donc si petite, mât de cocagne peinturluré ? Parle :  
Suis-je si petite ? Je ne suis tout de même pas si petite  
Que mes ongles ne puissent parvenir jusqu'à tes yeux.

Héléna :

Messieurs, je vous en prie, même si vous vous moquez de moi,  
Empêchez-la de me blesser. Je n'ai jamais été une furie ;  
Je ne suis pas douée pour être une mégère.  
Empêchez-la de me frapper. Vous pensez peut-être,  
Parce qu'elle est un peu plus petite que moi,  
Que je peux lui tenir tête.

Hermia :

« Plus petite » ? Ecoutez-la encore.

Héléna :

Bonne Hermia, ne sois pas si amère avec moi,  
Je t'ai toujours aimée, Hermia,  
Je n'ai jamais trahi tes secrets, ne t'ai jamais causé de tort.

Hermia :

Eh bien, vas-t'en. Qu'est ce qui te retient ?

Héléna :

Un cœur insensé que je laisse ici derrière moi.

Hermia :

Quoi ! Avec Lysandre ?

Héléna :

Avec Démétrius.

Lysandre :

N'aie pas peur : elle ne te fera pas de mal, Héléna.

Démétrius :

Non monsieur, elle ne fera rien, même si tu prends son parti.

Héléna :

Oh ! Quand elle est en colère, elle est rusée et teigneuse.  
C'était une vraie renarde quand elle était à l'école ;  
Et bien qu'elle soit toute menue, elle est féroce.

Hermia :  
« Menue » encore ? Toujours « petite » et « menue » ?  
Pourquoi acceptez-vous qu'elle me raille de cette façon-là ?  
Laissez-moi m'approcher d'elle !

Lysandre :  
Va-t'en, naine,  
Minuscule avorton, chiendent chétif ;  
Grain de chapelet, gland de chêne.  
Maintenant suis-moi, si tu l'oses, voyons qui, de toi ou de moi,  
A plus de droit sur Héléna.

Démétrius :  
Te suivre ? Non, je vais partir avec toi, côte à côte.

Hermia :  
Toi, ma petite demoiselle, toute cette confusion est à cause de toi.  
Non, ne partez pas.

*Combat, Puck crie stop.*

Puck :  
Je suis content du tour de ces événements  
Leur querelle est pour moi un divertissement.  
Quand ils se réveilleront, toute cette dérision  
Leur paraîtra un songe, une vaine vision.  
Et ces amants regagneront Athènes,  
Dans une entente dont le terme ne finira qu'avec leur mort.  
Sur le sol,  
Dormez profond :  
J'appliquerai  
Sur vos yeux  
Doux amants, un remède.  
Quand vous vous éveillerez,  
Vous prendrez  
Une vraie joie  
A revoir  
Les yeux de vos amours  
Et le dicton paysan bien connu,  
Tout homme doit avoir son dû,  
A votre réveil s'accomplira.  
Jeannot sa Jeanneton aura ;  
Rien ne marchera de travers  
L'homme retrouvera sa jument, et tout ira bien.

Puck :  
Il y a deux affirmations de l'amour. Tout d'abord, lorsque l'amoureux rencontre l'autre, il y a affirmation immédiate : éblouissement, enthousiasme, exaltation, projection folle d'un avenir

comblé : je suis dévoré par le désir, l'impulsion d'être heureux : je dis oui à tout (en m'aveuglant). Suit un long tunnel : mon premier oui est rongé de doutes : c'est le moment de la passion triste. De ce tunnel cependant, je puis sortir : je puis « surmonter » ce que j'ai affirmé une première fois, je puis de nouveau l'affirmer, sans le répéter : j'affirme la première rencontre dans sa différence, je veux son retour, non sa répétition. Je dis à l'autre : recommençons.

## Acte IV

Titania :

Viens, assieds-toi sur ce lit de fleurs,  
Tandis que je caresse tes joues charmantes,  
Que je pique des roses musquées sur ta tête soyeuse, et lisse,  
Et que j'embrasse tes belles longues oreilles, ma tendre joie.

Bottom :

Où est Graine de Moutarde ?

Graine de Moutarde :  
Graine de Moutarde.

Bottom :

Gratte-moi la tête, Graine de Moutarde. Où est madame Toile d'Araignée ?

Toile d'Araignée :  
Toile d'Araignée

Bottom :

Madame Toile d'Araignée, chère lady, rapportez moi un sac de miel. Faites attention à ce que le sac de miel ne creve pas, car je ne voudrais pas que vous soyez inondé par un sac de miel, signora où est madame Graine de Moutarde ?

Graine de Moutarde:  
Graine de Moutarde.

Bottom :

Mettez votre main, Madame Graine de Moutarde. Je vous en prie, pas de cérémonie, chère madame.

Graine de Moutarde :  
Graine de Moutarde

Bottom :

Rien, chère madame, sinon que vous aidiez la signora Toile d'Araignée à me gratter. Je dois aller chez le barbier, madame, car il me semble que j'ai le visage prodigieusement poilu, et je suis un âne si délicat que, pour peu que le poil me picote, il faut que je me gratte.

Titania :

Eh bien, veux-tu entendre un peu de musique, mon doux amour ?

Bottom :

J'ai une oreille assez bonne en musique. Écoutons les pincettes et les claquettes.

Titania :

Ou bien dis-moi mon doux amour, ce que tu désires manger.

Bottom :

Ma foi, un picotin. Je mâcherais bien de la bonne avoine sèche. Il me semble que j'ai grande envie d'une botte de foin. Rien de tel que du bon foin, du foin bien parfumé.

Titania :

J'ai une fée aventureuse qui ira fouiller  
Le trésor de l'écureuil, et te trouver des noisettes fraîches.

Bottom :

J'aimerais mieux avoir une poignée ou deux de pois secs.  
Mais je vous en prie, qu'aucun de vos gens ne me dérange :  
J'ai une inclinaison au sommeil qui me vient.

Titania :

Dors, je vais t'entourer de mes bras.  
Oh ! Comme je t'aime ! Comme je t'adore !

Obéron :

Puck. Vois-tu ce charmant spectacle ?  
Je commence à avoir pitié de son engouement idolâtre.  
Gentil Puck, retire ce crâne emprunté  
De la tête de ce butor athénien,  
Afin qu'à son réveil avec les autres,  
Ils puissent tous rentrer à Athènes,  
Et ne voir dans les accidents de cette nuit  
Que les cruels tourments d'un rêve.  
Mais d'abord je vais délivrer la reine des fées.  
Sois comme tu avais coutume d'être,  
Vois comme tu avais coutume de voir.  
Maintenant, ma Titania, éveillez-vous, ma douce reine.

Titania :

Mon Obéron, quelles visions j'ai eues !  
Il me semblait que j'étais amoureuse d'un âne.

Obéron :

Il est là votre amour.

Titania :

Comment ces choses sont-elles survenues ?  
Oh ! Que mes yeux abhorrent maintenant son visage !

Obéron :

Puck , enlève cette tête.

Puck :

Maintenant quand tu te réveilleras, vois avec tes propres yeux d'imbécile.

Titania :

Venez, mon seigneur, et dans votre vol,  
Dites-moi comment cette nuit,

J'ai pu me retrouver ici endormie  
Avec ces mortels sur le sol.

*Ils sortent. Bottom s'éveille.*

Bottom :

Holà hé ! Peter Quince ? Flute ? Snout ? Dieu de Dieu ! Ils se sont sauvés d'ici, et m'ont laissé endormi ? J'ai eu une vision très extraordinaire. J'ai fait un rêve, ça dépasse le pouvoir de l'esprit humain de dire quel rêve c'était. L'homme n'est qu'un âne s'il tente d'expliquer ce rêve. Il me semble que j'étais, et il me semble que j'avais ... Mais l'homme n'est qu'un bouffon bariolé s'il prétend dire ce qu'il me semble que j'avais. L'oeil de l'homme n'a pas entendu, l'oreille de l'homme n'a pas vu, la main de l'homme ne peut pas goûter, sa langue concevoir, ni son cœur raconter ce qu'était mon rêve.

Je vais demander à Peter Quince d'écrire une ballade sur mon rêve ; elle s'appellera « Le rêve de Bottom » parce que c'est un rêve insondable ; et je la chanterai à la fin de la pièce. Peut-être même, pour la rendre plus émouvante, je la chanterai à la mort de Thisbé.

Quince :

Avez-vous envoyé quelqu'un chez Bottom ? Est-il rentré chez lui maintenant ?

Snout :

On n'a aucune nouvelle de lui. Sans nul doute il a été emporté.

Flute :

S'il ne vient pas la représentation est compromise. On ne continue pas, n'est-ce pas ?

Quince :

Impossible. Il n'y a personne d'autre que lui dans tout Athènes pour interpréter Pyrame.

Flute :

Non, c'est lui qui a tout simplement le plus d'esprit.

Quince :

Oui, et le plus de présence aussi, et c'est un parfait galant pour la douceur et la voix.

Bottom :

Où sont mes petits gars ? Où sont mes tendres cœurs ?

Quince :

Bottom, ô le plus brave des jours ! L'heure la plus heureuse !

Bottom :

Messieurs, je vais vous raconter des prodiges : mais je me demandez pas ce que c'est. Car si je vous le dis, je ne suis pas un véritable Athénien. Je vous dirai tout, exactement comme ça c'est passé.

Quince :

Nous t'écoutons, cher Bottom.

Bottom :

Pas un mot de moi. Rassemblez vos costumes, mettez de bonnes ficelles à vos barbes, des rubans neufs à vos escarpins, que chacun révise son rôle. Car, en un mot comme en cent, notre pièce est agréée. En tout cas, que Thisbé ait du linge propre, et que celui qui joue le lion ne se coupe pas les ongles : car ils doivent être visibles pour figurer les griffes du lion. Et, très chers acteurs, ne mangez

pas d'oignon ou d'ail, car nous devons avoir une haleine exquise ; et je ne doute pas de les entendre dire : « C'est une comédie exquise. » Plus un mot. En scène, allez en scène.

## Acte V

Quince:

*Cher public vous serez peut être étonnés de ce que vous allez voir. Etonnez vous, jusqu'à ce que la vérité ait tout élucidé. Cet homme est Pyrame, si vous voulez le savoir ; Cette belle dame Thisbé, cela est assuré. Je représenterai le Mur, cet ignoble mur qui séparait nos amants ; Et à travers la fente de ce mur, les pauvres, ils se contentent de chuchoter. Que nul n'éprouve d'étonnement. Cette femme, avec la lanterne représente le clair de lune. Car, si vous voulez le savoir, au clair de lune pour leur rencontres câlines nos amants se retrouvaient au tombeau de Ninus, pour se voir. Cette bête effroyable (que l'on nomme Lion) une nuit où arriva d'abord Thisbé la confiante, la fit s'enfuir de peur, ou plutôt d'épouvante; Et dans sa fuite, elle laissa tomber son manteau, que l'infâme Lion macula de sa gueule sanglante. Pyrame, grand jeune homme charmant, arrive bientôt et trouve assassiné le manteau de Thisbé la confiante ; Sur quoi de son glaive, de son coupable glaive ensanglanté, bravement il embrocha sa bouillonnante sanglante poitrine. Et Thisbé, qui attendait à l'ombre d'un mûrier, lui prit sa dague, et mourut. Quand à la suite, le Lion, le Clair de Lune, le Mur, et les deux amants vous la raconteront sur scène entièrement.*

Bottom :

*Ô nuit au lugubre visage, ô nuit de couleur si noire,  
Ô nuit, qui vient toujours quand le jour cesse !  
Ô nuit, ô nuit, hélas, hélas, hélas,  
Je crains que ma Thisbé n'ait oublié sa promesse.  
Et toi, ô mur, ô suave, ô charmant mur,  
Qui te dresses entre la terre de mon père et ma terre,  
Toi mur, ô mur, ô suave et charmant mur,  
Montre-moi ta fente, que je jette un œil à travers.  
Merci, mur courtois. Que Jupiter te protège de ta bonté.  
Mais que vois-je ? Je ne vois point Thisbé.  
Ô méchant mur, à travers lequel je ne vois nulle félicité,  
Maudites soient tes pierres de m'avoir trompé.*

Flute :

*Ô, mur, bien souvent tu as entendu mes plaintes,  
Car mon beau Pyrame et moi tu nous séparais.  
Mes lèvres cerise ont souvent baisé tes pierres,  
Cimentées par de la chaux et des poils mêlés.*

Bottom :

*Je vois une voix : rendons-nous à la fente,  
Pour épier si je peux voir le visage de ma Thisbé.  
Thisbé ?*

Flute :

*Mon amour, c'est toi, je crois.*

Bottom :

*Crois ce que tu voudras, je suis ton amoureux :  
Et je te suis toujours loyal Limandre.*

Flute :  
*Et moi, comme Hélène, jusqu'à ce que les destins me tuent.*

Bottom :  
*Shaphalus ne fut pas plus fidèle à Procrus.*

Flute :  
*Ansi je suis pour toi comme Shaphalus pour Procrus.*

Bottom :  
*Oh ! Baise-moi par le trou de cet ignoble mur.*

Flute :  
*Où sont tes lèvres ? Je ne baise qu'un trou de mur.*

Bottom :  
*Au tombeau de Ninny veux-tu me retrouver ?*

Flute :  
*A la vie, à la mort, je m'y rends sans délai.*

Quince :  
*Pour moi, le Mur, mon rôle est terminé ;  
Ayant fini, le Mur n'a plus qu'à s'en aller.*

Snout :  
*Vous, mesdames, (vous dont le cœur est si tendre a peur  
De la moindre souris trottant sur le parquet)  
Peut-être pourriez vous frissonner et trembler,  
Si un lion brutal rugit dans sa fureur.  
Sachez alors que je suis Snout  
Et que d'une lionne je ne suis pas né.  
Si, en lion guerrier, je me rendais ici  
Ce serait à coup sûr au péril de ma vie.*

Snout (Clair de Lune) :  
*Cette lanterne représente la lune. Moi-même, je suis l'Homme que l'on voit dans la Lune ...*

Flute :  
*Voici le tombeau du vieux Ninny. Où est mon amour ?*

Snout :  
*Oh ! ...*

Bottom :  
*Douce Lune, merci pour tes rayons solaires.  
Merci, Lune, de briller si fort de ta sphère.  
Grâce à tes radieux, rougeoyants, rayons dorés,  
J'espère apercevoir ma fidèle Thisbé.  
Mais arrête, ô douleur !  
Regarde, ô pauvre cœur,  
Quel est cet affreux malheur que voici ?  
Voyez-vous, ô mes yeux ?*



*Est-ce que cela se peut ?  
Ô mon petit canard, ô ma chérie !  
Ton beau manteau,  
Taché de sang ? C'est trop !  
Ô vous, féroce Furies approchez,  
Venez, venez, Destins,  
Coupez le fil de filin,  
Triomphez, écrasez, concluez, massacrez.  
Oh, pourquoi créas-tu des lions, ô Nature ?  
Puisqu'un ignoble lion a défloré ma mie.  
Qui est – non ! - qui était la plus belle créature  
Qui ait jamais vécu, chéri , aimé, souri.  
Consume-moi, larmes, venez,  
Hors du fourreau, toi mon épée  
Et viens blesser le téton de Pyrame :  
Où le téton gauche,  
Où le cœur bat.  
Ainsi je meurs, ainsi, ainsi, ainsi.  
Me voilà mort,  
Me voilà parti.  
Mon âme est au ciel.  
Langue, perds ta lumière,  
Lune prends ton envol,  
Maintenant meurs, meurs, meurs, meurs, meurs.*

*Flute :  
Mon amour, tu dors ?  
Eh quoi, mon pigeon, mort ?  
Ô Pyrame, debout,  
Parle, parle ! Plus un mot ?  
Mort, mort ? Un tombeau  
Recouvrira tes yeux si doux.  
Ces lèvres de lys,  
Ce nez cerise,  
Ces joues de jaune primevère,  
Ne sont plus maintenant.  
Ô gémissiez, amant ;  
Comme des poireaux ses yeux étaient verts.  
Soeurs du Destin, toutes trois,  
Venez, venez à moi,  
Avec vos mains pâles comme le lait,  
Dans le sang trempez-les,  
Puisque vous avez tranché  
De vos ciseaux son fil de soie.  
Langue, plus un mot :  
Viens, ma fidèle épée,  
Viens, lame, et plonge dans mon sein.  
Adieu, mes amis ;  
Ainsi Thisbé finit :  
Adieu, adieu, adieu.*

*Puck :*

Si nous, ombres, vous avons offensés,  
Pensez alors (et tout est réparé)  
Qu'ici vous n'avez fait que sommeiller  
Lorsque ces visions vous apparaissaient.  
Et ce thème faible et vain,  
Qui ne crée guère qu'un rêve,  
Gentils spectateurs, ne le blâmez pas.  
Pardon, nous ferons mieux la prochaine fois.  
Aussi vrai que je suis un honnête Puck,  
Si nous avons la chance imméritée,  
D'échapper à vos sifflets de serpent,  
Nous vous consolerons avant longtemps ;  
Sinon, traitez Puck de menteur.  
A tous bonne nuit de tout cœur.  
Si nous sommes amis, applaudissez très fort :  
Et Puck saura réparer ses torts.